

Alors l'oncle Desvernaux fut tiré de sa rêverie.

—Eh ! petite malheureuse, s'écria-t-il, veux-tu bien fermer tout cela ! veux-tu bien ne pas refroidir ma chaumbre ! veux-tu bien... Attends va ! je vais t'apprendre à geler ton vieil oncle !

Un peu trébuchant, il s'achemina vers ce *gouffre d'air*, comme il l'appelait en maugréant ; mais arrivé là, il trouva la pauvre petite si terrifiée, qu'elle se mit à éclater en pleurs, debout sur son tabouret.

—Paix ! paix ! ma fille, n'aie pas peur, ne pleure pas, ce n'est rien ! lui dit-il avec tendresse, attiré par un attrait puissant vers cet être faible et candide.

L'idée de faire pleurer ou de causer de l'effroi à l'enfant orphelin de son Amédée, qu'il avait longtemps chéri lui-même comme son propre fils, le bouleversa tout entier ; il prit la petite dans ses bras, puis, se reposant sur le tabouret, il la fit asseoir sur son genou et se mit à lui essuyer les yeux.

Oh ! qui eût reconnu alors le frileux malade imaginaire, ce Desvernaux si souvent bourru, si systématiquement égoïste, dans cet homme assis là, près d'une croisée ouverte, embrassant et consolant une enfant assise sur ses genoux !

—Pourquoi pleures-tu, ma fille ?

—J'ai eu si peur ! fit-elle avec un reste de sanglot.

—Peur de moi ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai ouvert la fenêtre.

—Et le store aussi, petite scélérate ! dit-il d'une voix grondeuse.

Mais l'enfant vit bien qu'il plaisantait. Elle rit, et plongea ses beaux yeux innocents dans ceux de son grand-oncle.

—Avais-tu peur de ton papa ? reprit-il avec une voix qui trembla un peu.

—De mon papa ? répondit l'enfant subitement sérieuse ; de mon cher papa qui est allé au ciel ? Oh ! non, jamais !

—Te parlait-il quelquefois de l'oncle Philippe ?

—Oui, dit-elle, bien souvent il disait à maman, comme ça : " Louise, je veux que nous allions voir l'oncle Philippe ; il est bon, il t'aimera." Et comme maman disait qu'elle n'osait pas, il lui disait toujours : " Je t'assure, Louise, qu'il t'aimera de tout son cœur, malgré qu'il s'en défende. Il était si bon autrefois pour moi ! Pourquoi est-il ainsi changé ?—C'est peut-être à cause de notre mariage ?" disait maman. Et mon papa embrassait maman, et lui disait comme ça : " Eh bien, tant pis pour lui !"

Desvernaux s'agita un peu, toussa, garda le silence, puis reprit.

—Te réjouis-tu de t'en retourner chez toi, Emélie ?

—Oui, répondit-elle sans hésiter.

—Ah ! ah ! l'ingrate ! Et pourquoi cela, mademoiselle ma nièce ?

—Pour être avec maman.

—Et si ta maman venait ici avec toi, et qu'elle eût une jolie chambre avec toi ; et si, l'été, nous allions nous trois à la campagne, où j'ai une belle serre, et un étang avec des cygnes ; et si ta maman y avait un grand jardin à elle, aimerais-tu bien.. ?

Emélie frappa l'une contre l'autre ses petites mains.

—Oh ! oncle Philippe, s'écria-t-elle, que je serais contente ! Maman ne serait peut-être plus si triste ; car depuis que papa est allé au ciel, elle pleure tous les jours, et je l'entends quelquefois la nuit sangloter et prier tout haut, à genoux vers son lit. Une fois elle me prit dans ses bras, en me disant : " Ma pauvre chérie, nous sommes bien malheureux ; il nous voudrait mieux mourir aussi ! " Et puis elle parlait de choses que je ne comprenais pas bien, de dettes, de mauvaises affaires ; elle disait que mon papa était mort parce qu'il s'était trop tourmenté par les soucis, et que nous étions devenues très-pauvres. Alors, moi, je lui ai dit comme ça : " Maman, l'oncle Philippe qui est si riche, si riche, nous empêchera d'être pauvres, puisque mon cher papa disait toujours qu'il est si bon."

Desvernaux ne répondit rien ; il était